

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 22 (1884)
Heft: 17

Artikel: Djan Misère et la Moo
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-188222>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

serait un puissant stimulant pour les classes supérieures. Quant aux petits anges qui en sont encore à annoncer *rosa* la rose, on continuerait avec eux le système des prix. Ce serait une consolation pour M. Jules Verne et son éditeur Hetzel, auxquels nos jeunes élèves font depuis trop longtemps des rentes... avec l'argent des contribuables vaudois !

*

Angoisses d'Avril.

La température douteuse de ce mois, les pluies froides, la neige, que les chaudes journées de Mars avaient fait disparaître, blanchissant de nouveau tous les sommets, ont été jusqu'ici, pour le vigneron et l'agriculteur, le sujet de constantes appréhensions. On savait qu'une nuit claire et froide, après les ondées du jour, pouvait anéantir en quelques heures les fleurs des arbres et surtout les jeunes et tendres bourgeons qui se sont montrés si prématûrement sur les ceps de nos coteaux. Aujourd'hui encore, le thermomètre est sans cesse consulté et il ne se passe pas de nuit où de nombreux vigneron n'ont sauté à bas du lit et n'entrouvrent leur fenêtre pour jeter un coup d'œil sur cet instrument.

De telles craintes sont bien naturelles, si l'on songe qu'un abaissement notable de la température peut, en ce moment-ci, enlever au pays des millions, et jeter dans les affaires une perturbation irréparable.

On ne peut être tranquille avant le 20 mai, nous disent les gens d'expérience ; jusques-là, un retour de froid peut encore nous atteindre.

Sans vouloir revenir en détail sur tout ce qui a été dit sur la *lune rousse*, qui commence en avril et finit en mai, et sur l'influence qu'un préjugé populaire lui attribue, nous rappellerons seulement que la lune n'exerce aucune action sur les plantes, puisque le phénomène destructeur peut se produire aussi bien quand l'astre est au-dessous de l'horizon que lorsqu'il est au-dessus. Le froid est causé par le rayonnement, c'est-à-dire par la déperdition de la chaleur terrestre pendant une nuit claire ; on le constate facilement par le fait que les plantes au-dessus desquelles on met un écran horizontal, ne sont pas atteintes, celui-ci leur renvoyant la chaleur qui s'est échappée du sol. C'est le rôle que remplissent les huages lorsqu' le ciel est couvert.

Si donc, pendant la lunaïsion connue sous le nom de lune rousse, la lune brille, évidemment la nuit est claire et facilite par conséquent le refroidissement de la surface de la terre. De là l'idée absolument fausse qui attribue le mal à cet innocent satellite.

Ces faits constatés, on s'est demandé s'il ne serait pas possible d'établir quelque veilleur chargé d'annoncer aux vigneron l'abaissement de la température, comme le guet annonçait les incendies. Eh bien, ce veilleur a été trouvé. Il se compose d'un mécanisme thermométrique formé d'un fil de fer tendu horizontalement entre des poteaux distants de 50 à 100 mètres. Chaque différence de 1 degré centigrade cause un allongement ou un raccourcissement de 0,0012 de ce fil, enroulé sur une poulie et terminé

par un contre-poids chargé de le tendre. Un index, fixé à la circonférence de la poulie, tourne avec elle quand le fil se raccourcit sous l'action du refroidissement.

Quand le froid devient menaçant, l'index fixé à la poulie ouvre un petit verrou qui retenait au cran d'arrêt une série d'inflammateurs composés d'une fiole de pétrole fermée par une amorce de fulminate. Sous l'impulsion donnée, le fulminate éclate, enflamme le pétrole, qui met le feu à des matières résineuses très fumantes produisant les nuages artificiels demandés, et les vigneron peuvent dormir sur les deux oreilles, sans redouter les mauvais tours de la prétendue lune rousse.

Cet ingénieux appareil, dû à M. B***, propriétaire vigneron dans la Nièvre, a été mis à l'essai aux environs de Paris, à l'époque des gelées d'avril et dans les conditions requises pour vérifier son efficacité.

Les vignes où on l'a employé ont été protégées par le même temps de gelée qui a détruit d'autres plants dans le voisinage. L'inventeur affirme que les frais de revient et d'installation ne dépassent pas 42 francs par hectare.

Djan Misère et la Moo.

Tsacon tint à la vià dein stu pourro mondo. Qu'on sâi retso ào pourro, plieins dè créances ào dè dettes, benhirão ào qu'on aussè dão guegnon, se la maliadi arrevè, et se y'a dandzi d'allâ vairè craitrè lè salardès du per dézo, ma fai on tsertse à sè rateni ài brantsès et on fâ tot po tâtsi dè sè conservâ onco cauquiè teimps pè châotré sein trâo s'enquettâ coumeint àodront lè z'affrèrs, kâ on âmè onco mi lè mandats, lè protiureu, l'hépetau et tot lo bagadzo dè la pourrâtâ què lo gardabit dè sapin.

Djan Misère viquessâi solet dein 'na crouie petita capita qu'avâi on courti déveron et iò sè trovâvè on pérâi que lâi baillivè on pou dè fruta. Mâ quand lo Djan s'en vegne su l'âdzo, dâi crouïo soudzets sè miront à lâi maraudâ sè peres, et lo pourro diablio que n'étai pequa prâo dégourdi po sè veilli clliâo vaureins et po lâo traci après, dévessâi sè conteintâ dè vairè sè peres su l'abro sein pe jamé lè poâi agottâ.

A la fin, onno bouna fya eut pedi dè cé pourro vilhio que crêvavè dè fan la mâtî dão teimps et que ne poivè pas pi sè nuri dè sè peres. Le vint on dévai lo né avoué sa badietta, et le baillâ on tsermo à cé pérâi, que du adon ti clliâo que volliâvont montâ dessus n'en poivont pas redecheindrè sein que cauquon diessè la priyire po douta lo tsermo, priyire que la fya appregne à Misère. Assebin lè maraudiâo ne lâi revêgniront pas après lâi avâi étâ prâi on iadzo, et Djan Misère pu ramassâ sè peres à mè soura.

Cauquiès teimps ein après, lo vilhio Misère sè dut mettrè ào lhi, kâ l'étai tant affauti et tant vilhio que le momeint dè décampâ étai quile et la *Moo* arrevâ on bio matin po lo preindrè.

— Tè vigno queri, mon pourro Misère, se le lâi fâ; hardi ! accrotse ton sa ! Mâ coumeint te n'as pas z'u

tant dè bounheu su la terra, as-tou pétetré oquie que pouesso férè por tè dévant dè modâ ?

— Oï, se lâi répond Misère. Voudré tant medzi onco on père dè mon pérâi. Préta-mi vâi ta faulx po ein aveinta ion !

— Ma faulx n'est pas fête po déguelhi dâi peres, se dit la Moo ; ma se cein tè pâo férè pliési l'en âodri couilli ion.

— Eh bin, se tè plié !

Adon la Moo grimpè su l'âbro ; mâ quand le lâi est, diabe lo pas que le put redécheindrè, po cein que lo pérâi étai tsermâ, et tandi que le teimpétâvè et que le dzevattâvè per lé d'amont, Misère, tot cadiquo que l'étai, sè tegnâi lo veintro dè la vairè coumeint 'na mayeintse dein 'na dzéba.

— Fâ mè décheindrè dè péce, se lâi fe la Moo kâ n'est pas lizi dè châi restâ tant grand teimps.

— Vu bin, répond Misère, mâ à onna condechon !

— La quinna ?

— C'est que tè mè laissâi vivre.

— Eh bin, d'accôo, fâ-mè décheindrè etne revindri vers tè qu'à la fin dâo mondo.

Dinsè de, dinsè fé ; Misère fe la priyire et la Moo sè put ramassâ dè perquie et s'ein allâ ; et l'est rappoo à cein que la *misère* est adé restâe dein lo mondo et que le lâi vâo restâ tant qu'âo bet.

CHEZ MON FUTUR

VIII

Il allait sortir, lorsque par malheur il aperçut le vêtement laissé par sa femme sur le dos d'un fauteuil.

Il s'élança dessus, le saisit, et le tourna dans tous les sens.

— J'ai vu cela aujourd'hui sur les épaules de Christine, pensa-t-il.

Puis il se mit à réfléchir. C'était là un vêtement à la mode ; il y en avait peut-être deux mille pareils à Paris.

Ce vêtement prouvait cependant qu'il y avait là une femme, et le baron résolut de savoir qui elle était.

Tous les scrupules de bienséance du baron s'évanouirent. Il ne se préoccupa plus de n'être ni précédent ni suivi par un valet du vicomte. Il se disposa à fouiller le logis de fond en comble pour y découvrir la femme qui s'y trouvait.

Le baron, qui connaissait l'hôtel, se dirigea droit vers le cabinet de travail. Il essaya d'ouvrir la porte, qui résista. Le baron frissonna et pâlit. Qu'allait-il advenir ? Un duel avec le vicomte, une séparation éternelle avec Christine. D'une main fiévreuse il fit de nouveaux efforts. Il remarqua que la porte ne pouvait être fermée à clef, puisque la clef était de son côté. Mais le bouton de cristal ne bougeait pas. C'était Emmeline qui l'empêchait de tourner. A la fin, elle jugea sans doute qu'elle ne se raidit pas longtemps la plus forte. Cédant à une pression vigoureuse, elle ouvrit, se présenta bravement et referma la porte derrière elle, le baron ne l'avait jamais vue. Il recula tout surpris, un peu intimidé, et la salua à plusieurs reprises.

— Monsieur de Boisricheux ?

— Il est absent, répondit Emmeline.

— Absent de Paris, madame ?

— Oui, monsieur.

— Je regrette...

Et le baron cherchant une carte dans sa poche ajouta :

— J'ai mille excuses à vous adresser, madame. Je vous ai dérangée, je suis entré ici... Mais vainement

ai-je cherché un domestique pour m'annoncer. Ma faute n'en est pas moins réelle, je le sais. J'espère cependant que vous aurez l'indulgence...

Emmeline tendit la main pour recevoir la carte. Elle la prit, y jeta les yeux comme par déférence, et dit :

— Votre carte sera remise à M. de Boisricheux, monsieur le baron.

Et elle salua légèrement comme pour le congédier.

Mais le baron ébaucha son plus gracieux sourire.

— Mon Dieu, madame, reprit-il, est-ce que j'aurais l'honneur de parler à... Je suis depuis trois jours seulement à Paris, et, vous le savez peut-être, quand on quitte Paris, ne fût-ce que pendant une semaine, on est au retour arrêté et ignorant comme après une absence de vingt années. Les événements y marchent si vite ! Est-ce que j'aurais l'honneur de parler à madame la vicomtesse de Boisricheux ? Dans ce cas, je me féliciterais bien vivement, malgré l'irrégularité de ma présentation...

— Non, interrompit sèchement Emmeline. Non, non, je ne suis pas la vicomtesse de Boisricheux.

Le baron se mordit les lèvres.

— Je ne commettrai donc que des maladresses aujourd'hui, pensa-t-il.

Puis, cherchant à se justifier :

— Pardonnez-moi, madame, ajouta-t-il. J'avais supposé, en vous voyant chez le vicomte... Le vicomte, d'ailleurs, ne saurait mieux choisir... Et ce mantelet aussi, que vous avez quitté, m'avait fait croire...

— Ce vêtement n'est pas à moi, répondit machinalement Emmeline, entraînée par la force même de la vérité.

Elle tâcha bien vite de rattraper cette parole, dont un geste du baron lui fit comprendre l'importance.

— Je me trompe, reprit-elle en ajustant le mantelet sur ses épaules. J'oubliais...

Mais le baron, par un brusque mouvement, le lui enleva.

— Ce n'est pas à vous, dit-il d'une voix altérée. Vous avez raison.

Et il s'élança vers la porte du cabinet de travail.

Derrière la porte, la baronne écoutait avidement. Elle faillit s'évanouir d'effroi lorsqu'elle entendit son mari se diriger vers elle. Une dernière espérance la soutint ; quand le baron s'avanza, elle lui saisit les mains par un geste passionné et lui dit :

M. de Boisricheux n'est pas chez lui ! Je vous jure que M. de Boisricheux n'est pas chez lui.

— Croyez-vous donc par ces mots vous disculper d'être ? répliqua froidement le baron.

Il entra dans la chambre à coucher du vicomte et en sortit aussitôt, la voyant vide.

Puis revenant vers Christine tout attérée :

— Vous partirez demain, lui dit-il d'un ton bref. Vous retournez chez vos parents. C'est votre faute. Je vous avais recommandé de ne pas vous compromettre. Ce n'était pas trop exiger d'une personne que j'ai tirée du néant. Allons, remettez-vous. Qu'est-ce donc que cette jeune femme ? Tout cela est étrange. Venez. Et faites au moins une bonne contenance, puisqu'il y a un témoin.

Il la prit par la main et la ramena au salon.

— Vous devez m'en vouloir, ma chère amie, ajouta-t-il, en changeant de ton, dès qu'ils furent en présence d'Emmeline. Je vous avais promis de vous précéder ici, d'apprendre à M. de Boisricheux que vous êtes dame patronesse d'un bal au profit de notre colonie autrichienne, et que vos devoirs vous obligeraient à venir faire appel à sa générosité. Mais un accident m'a retardé. Mille pardons de vous avoir fait attendre !

(A suivre.)